

PLUME DE NATURALISTES



Moments nature



© Michel Baratand

Une rubrique du recueil annuel **numéro 6**
déc. 2022

SOMMAIRE

Le lièvre blanc
par Robert Hainard p. 227

Un affût bien ordinaire
par Michel Barataud p. 231

Histoires de Genettes
par Frédéric Chiche p. 235

Le seigneur des œillets
par Michel Jay p. 241

**Les chauves-souris boivent comme
le font les hirondelles... C'est bien
connu, n'est-ce pas ?...**
par Myrtille Bérenger p. 251



Graphisme : © Philippe GRIMONPREZ



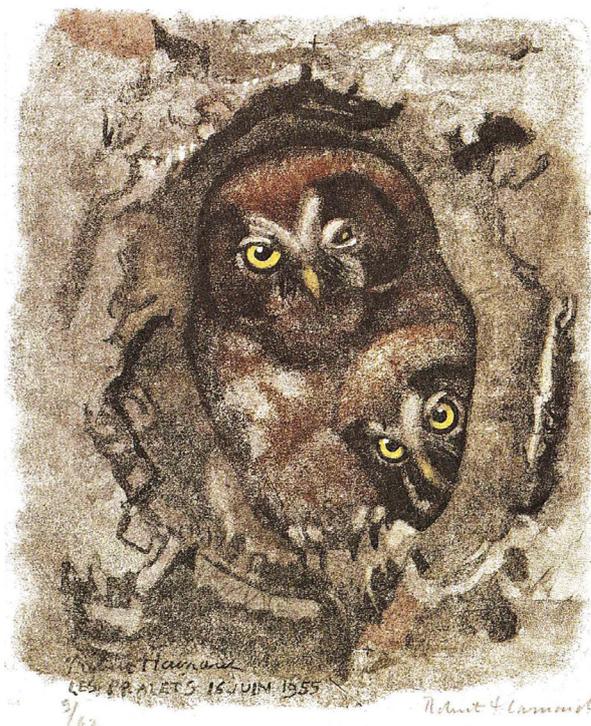
Deux martres se poursuivant. Robert Hainard. Gravure sur bois n° 311. 1959
© Fondation Hainard

Le lièvre blanc

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 50 à 53

Robert HAINARD ; 1969

Il a neigé toute la nuit, il neige encore un peu. Si jamais je trouve une trace, elle sera vraiment fraîche ! Je me dirige du côté de Taveyannaz vers la forêt des Botenittes, une belle forêt restée assez primitive avec ses clairières humides, aimées des chevreuils et des chamois. Il demeure même un lambeau oublié de forêt quasi vierge, un gigantesque vuargne (sapin blanc) mort, dont la pointe brisée gît sur le sol. Ses frères, aussi gros, abritent sous leurs racines des terriers de blaireaux. On y trouve les bêtes de la vieille forêt, le grand coq majestueux et farouche, le rare pic tridactyle à calotte jaune. Sur le grand sapin mort, un soir d'août, soufflaient drôlement toute une nichée de chouettes de Tengmalm, couleur de suie. Elles portent le nom d'un naturaliste suédois, car c'est une espèce nordique restée chez nous dans les sombres forêts de montagne, tout comme le lièvre blanc, mais les Valaisans appellent cet oiseau : la chèvre, à cause du chant tremblé qui anime au printemps la forêt encore enneigée. Les familles de gélinottes y volent furtivement, avec de menus cris. Qu'y trouverai-je aujourd'hui? Rien, probablement. Tout est caché, sous un arbre aux branches tombantes enveloppé de neige, sous la neige elle-même. Qui sait pourtant



Jeunes chouettes de Tengmalm au trou.
Robert Hainard.

Gravure sur bois 15 x 18 cm ; n°590 ;
observation en 1955 ; gravure en 1976.
© Fondation Hainard



Gélinotte en vol. Robert Hainard.

Dessin extrait de "Chasse au crayon" (1969)

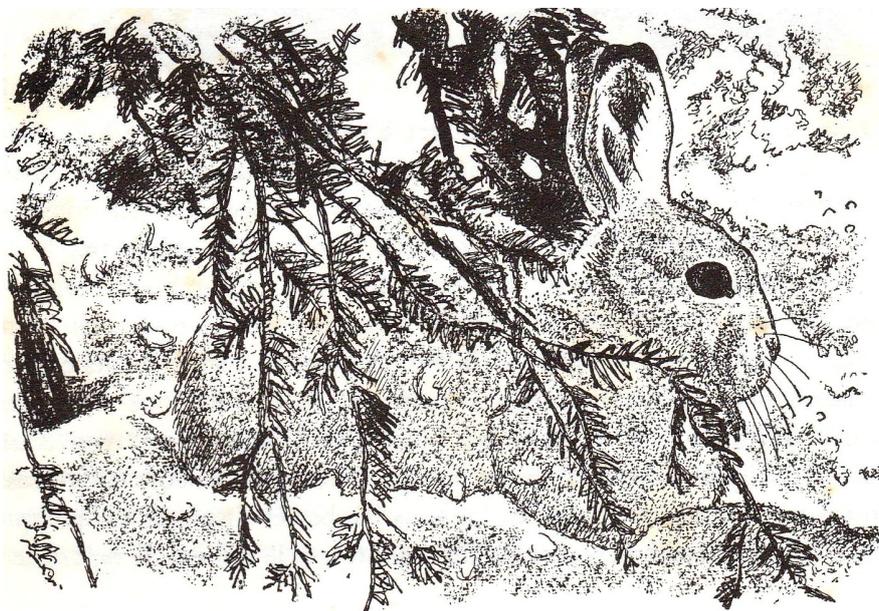
si la martre ne se sera pas attardée, si sa piste ne conduira pas à un trou, à un vieux nid, sans m'obliger à parcourir les trente kilomètres que peut comporter, selon les vieux chasseurs, sa randonnée nocturne ?

Après les pâturages, le sentier s'enfonce dans la forêt. Et voici une trace de lièvre ! Je déboucle les skis, car le boisement est serré, le sol raviné. Quarante mètres, il est là au pied d'un petit sapin, blanc comme la neige, ou plutôt à peine plus ivoire, le bout des oreilles noir, l'œil brun rouge, un rien de velours gris sur le nez. Ses grands pieds, doigts écartés, ont laissé deux larges empreintes avant de se cacher sous son corps ramassé. Je tire avec précaution ma planchette à dessin, le crayon court, écrasant quelques flocons attardés. Un peu plus près, encore plus près ... c'en est trop, le lièvre déplie ses longues

jambes et disparaît en quelques bonds. Mais il dévide sa trace. En dix minutes, je le rejoins. Il repart, je le suis, le dessinant de quart d'heure en quart d'heure. Je l'ai trouvé à neuf heures, il en est onze. L'heure d'aller dîner. Dommage... donnons-nous un quart d'heure, et si je ne le retrouve pas, j'abandonne. Mais au bout de dix minutes, je l'ai. Il commence à se familiariser. Lorsque j'apparais, vêtu de blanc comme lui, un peu de crainte tend ses muscles, puis il se laisse aller doucement. Il coupe un rameau de verne, gros comme un crayon et long de quarante centimètres, le petit menton remue vivement, la branche s'enfonce petit à petit et disparaît dans le museau fendu, mafflu, moustachu. Le dessin fini, j'essaie d'approcher encore, jusqu'à ce qu'il reparte.



Lièvre blanc. Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 29 cm ; n°281 ; observation en 1943 ; gravure en 1957. © Fondation Hainard



Lièvre blanc. Robert Hainard. Dessin extrait de "Chasse au crayon" (1969)

Pas difficile de trouver la trace fraîche : la seule qui ne soit pas doublée de mes pas. Tout cela se déroule dans un rayon de cinquante mètres. Les heures passent et nous sommes presque devenus copains, bien que je ne cherche pas l'amitié de la bête sauvage; je préfère pénétrer dans son intimité, invisible, inodore et silencieux, pour mieux respecter sa liberté.

Il est 5 heures du soir. Le ciel s'est éclairci, la lune va se lever. Un lièvre blanc sur la neige au clair de lune ! Une image pour raffiner. Modérons-nous, le butin est grand. Et pensons à la famille. Quoique habituée à des absences de plusieurs jours, elle pourrait se demander, vu mon équipement léger, si je ne me suis pas tordu une patte.



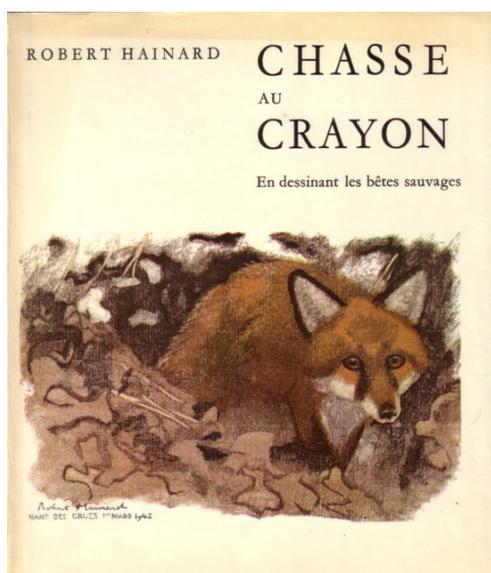
Lièvre blanc. Robert Hainard. Gravure sur bois 17 x 20 cm ; n° 138 ; observation en 1943 ; gravure en 1944. © Fondation Hainard



Lièvre variable sautant le torrent. Robert Hainard. Gravure sur bois 29 x 36 cm ; n°792 ; observation en 1945 ; gravure en 1985. © Fondation Hainard

Est-ce toi, petit lièvre, que je voyais aux mêmes lieux, quatre ans plus tôt, un matin de juin ? Tu étais drôlement vêtu, ta tête était déjà roussâtre comme en été et sur ton corps, le poil gris transparaisait dans le duvet blanc. Tes grands pieds encore feutrés de blanc écrasaient la rosée perlant sur l'herbe rase où perçaient les pousses drues du vérâtre, près d'une

touffe de primevères, et un crocus s'enfonçait entre tes lèvres. Non, c'était sans doute ton grand-père, ton bisaïeul. La vie est courte pour le menu peuple de la forêt. Courte mais insouciance, et si bien liée à celle de toute la montagne que tu passes dans l'estomac du renard aussi simplement que le crocus dans le tien.



Remerciements

Ce texte est extrait du livre (épuisé) : Robert Hainard. 1969. Chasse au crayon. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard

(<https://www.hainard.ch/>)

et à Marie Pflug Hainard

pour leur aimable autorisation

Un affût bien ordinaire

Par Michel BARATAUD

Il a neigé ce matin. Une fine couche, un saupoudrage que les branches n'ont retenu qu'à peine, mais qui contraste les collines creusoises. La vallée du Thaurion, qui a conservé toute la matinée son écharpe de brume, a dispersé celle-ci le long des pentes en un léger voile agrippé par les hêtraies.

Les activités d'intérieur ne restent plaisantes que par contraste avec la vie au dehors.

Aller dans la lumière même froide et pâle, le museau au vent, se frotter à la réalité primale, la seule qui vaille...

Il est 17 heures en ce début janvier, il est grand temps de profiter de la dernière heure de jour. Veste, bottes et jumelles piaffent dans l'entrée, puis ronronnent contre moi alors que je descends la pente du terrain. Passé le portillon, je suis dans les prés et les bois. Un luxe voulu, et honoré chaque jour.



© Michel BARATAUD

Le chemin passe sous les pommiers dépouillés dont les fruits se devinent, bosses sous le glaci blanc, aubaine pour les merles du coin. La neige est fine et douce, les pas feutrés, donnant l'illusion au lourdaud bipède qu'il rivalise avec la pose précautionneuse du chevreuil, voire le survol du renard ; en rêver c'est déjà çà...

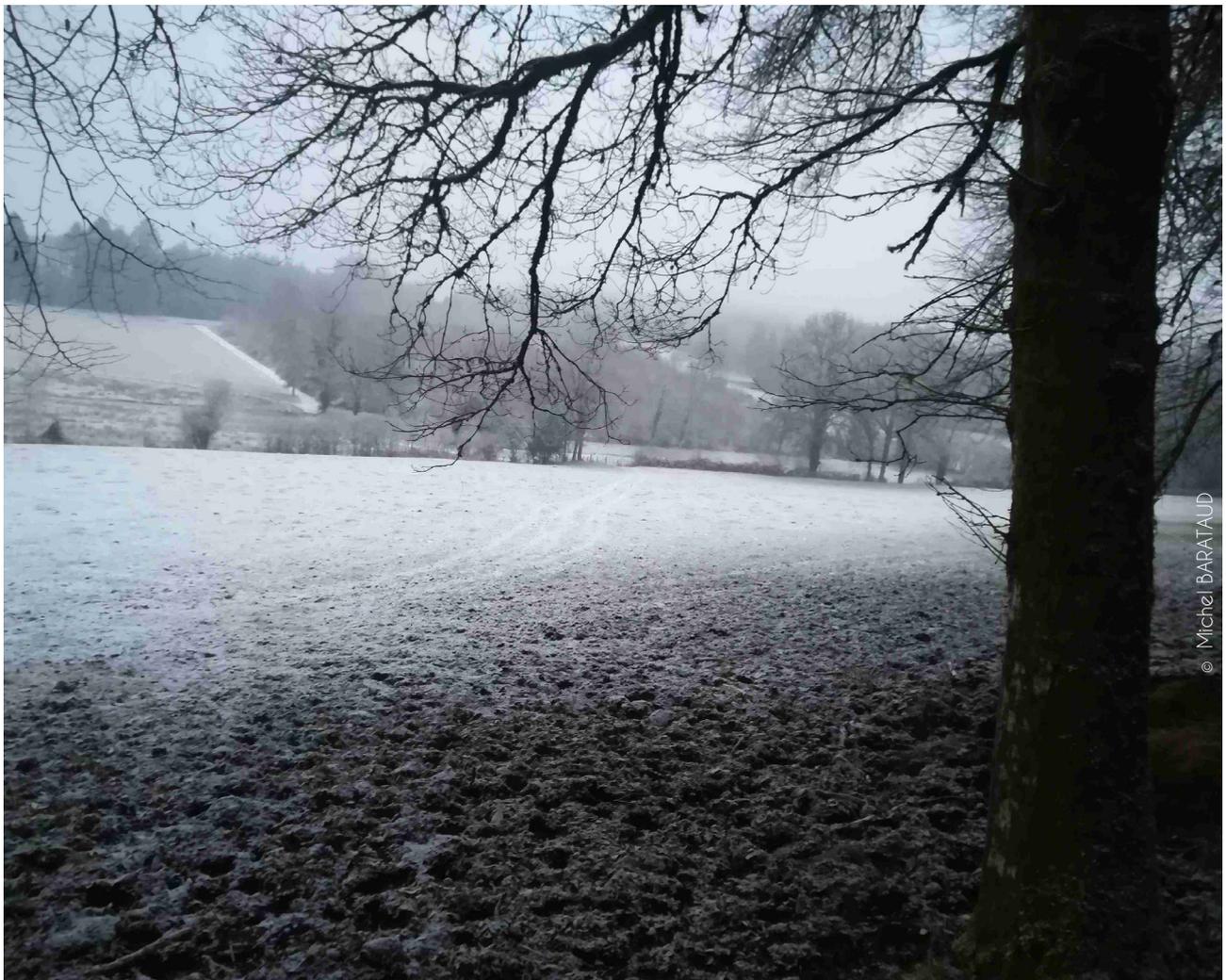
Où me poser ? J'ai l'embarras du choix, mais le petit vallon du Creux du loup m'attire presque toujours. Son ruisseau serpente en courant dans les prairies de fond humides hérissées de joncs, où les dos de ragondins font souvent espérer la loutre, présente mais bien plus discrète. Au-dessus ce sont les prairies sèches de pâtures, qui tapissent les pentes douces ourlées des hêtraies qui y déversent au compte-goutte cervidés, blaireaux et chats fores-

tiers ; je les vois parfois soir ou matin, mais mon piège photo caché dans la haie qui coupe le ruisseau, plus constant, les filme presque chaque nuit depuis octobre.

Cette fois je vais tenter l'endroit d'où un jeune sanglier est sorti deux soirs cette semaine, vers 17h45. Le vent d'ouest m'oblige à me décaler un peu vers l'amont.

Assis contre ce talus sombre, sous l'ombre discutable du vieux poirier sauvage, je fais moins tache sur la neige.

Le ruisseau glougloute joyeusement, les pluies de l'automne lui donnent de la voix. Le chemin qui coupe le vallon est sillonné de deux ornières : le tracteur de Bruno a livré du foin aux cinq limousines cornues, mes copines d'affût ; sur la terre noire et nue, le rouge-gorge sautille sur des vers, invisibles d'où je suis.



Sur ma gauche, des formes mouvantes attirent mon regard. Deux chevrettes coupent la prairie marécageuse et remontent, inquiètes, la pente pour franchir bientôt la lisière ; elles ont pris mon vent sans doute, un parfum de prédateur numéro un que j'assume avec difficulté.

Je me concentre sur le bas du vallon, à l'abri de mes effluves. Notamment l'endroit d'où est sorti le sanglier avant-hier encore, la lisière d'une ancienne coupe en cours de reconquête par des bouleaux qui succèdent aux broussailles ; un hallier idéal pour cacher bauges, régalis et terriers.



A 17h30 commencent les aboiements quotidiens depuis mi-décembre ; de son timbre riche en harmoniques, le renard scande ses appels amoureux matin et soir. Comme d'habitude cela commence sur la crête du Bois la Besse, riche en terriers, puis les groupes de deux à quatre cris – de loin, on dirait le timbre d'une oie – se déplacent le long de la lisière vers le sud.



J'entends le souffle dans l'air avant de le voir : un mâle d'autour passe juste devant moi, battant nerveusement la brume, bombant son poitrail puissant ; puis il glisse vers le bas du vallon et rentre dans la hêtraie de Josie ; sans doute va-t-il y passer la nuit. Je jurerais qu'il ne m'a pas vu malgré la faible distance ; allons ! ma cachette très relative n'est pas si mal...



La baisse de température est contenue par la brume, on se croirait dans des limbes hospitaliers (au sens non clinique bien sûr). J'aime ce froid non mordant, qui glisse son souffle sur la peau, un frisson léger, juste pour se sentir bien vivant.

La lumière s'éteint doucement ; les derniers sauts du rouge-gorge dans l'ornière font juste apparaître comiquement le haut de ses bonds. C'est l'heure du renoncement ; il faut s'arracher à cet état gonflé d'espoir de l'apparition d'une forme animée qui incarne le sauvage du lieu. Je franchis le ruisseau et retrouve le chemin, mais rien ne presse : lenteur et discrétion peuvent encore réserver des surprises, et en tous cas mieux faire goûter l'instant jusqu'au bout.

En remontant vers la lisière je m'arrête un moment pour mieux écouter les « aboie-ments » du renard, opiniâtre dans sa pulsion de rencontre d'un partenaire. Il semble descendre de la crête en face pour se rapprocher de moi. Je n'ai guère d'espoir de le voir, dans ce réseau de haies et de bois où les taches de prairies se fondent dans l'obscurité cotonneuse. Mais l'instant est beau, je reste.

La voix éraillée s'est tue depuis quelques minutes. A mes pieds, un ourlet lâche de fougères rouillées par le gel, couchées par la neige, assure une courte transition entre la haie et la prairie de fond. Mon regard est soudain attiré par une apparition fantomatique, une forme sombre glissée comme par enchantement en bordure des fougères. La nuit s'amuse avec les nuances de gris ; j'ai dû rêver, plus rien ne bouge, et cette forme ne venait de nulle part...



Quand même, très lentement, je monte mes jumelles jusqu'aux yeux... juste pour voir une forme décamper dans un bond, puis s'étirer en un double fuseau glissant sur l'herbe ; je peux voir grâce aux jumelles très claires l'extrémité blanche de cette queue inimitable, reliée au corps par un étranglement de guêpe.

Mais quel pouvoir possède le Renard pour apparaître ainsi, éclore comme par enchantement (et disparaître aussi mystérieusement parfois !) ? J'ai du mal à croire qu'il s'agit de l'aboyeur, il s'est écoulé trop peu de temps entre le dernier appel et l'apparition presque à mes pieds ; mais sait-on jamais avec cette bête, qui semble effleurer la terre et se jouer des distances ?

Ce dernier clin d'œil me laisse rêveur. Mon retour ressemble à un songe, dans l'air nocturne faiblement irisé par les efforts argentés du premier quartier de lune à filtrer à travers nuages et brume.

La maison perchée derrière les arbres se signale par une lueur franche, un fanal attirant. Mais quelque chose en moi est tiraillé, entre cette promesse douillette et l'attraction de la nuit sauvage : s'habiller de fourrure, fouler à pattes nues l'herbe et la litière, humer le vent et endurer la pluie...

Inadapté à mes élucubrations oniriques, je pousse le portillon du jardin et me coule dans mon nid de pierres et de bois, heureux finalement de participer à ces deux mondes en tant qu'acteur et voyeur, le plus discrètement possible.

Combeauvert ; 07 janvier 2022.

À l'affût des genettes. Morceaux choisis.

Par Frédéric CHICHE

Les premières rencontres

Il y a bien eu cette genette lovée au fond d'une étroiture karstique, repérée alors que je cherchais des cavités pour les chauves-souris. Je n'ai pu apercevoir que quelques centimètres carrés de son pelage et des obligations en soirée me privaient d'un affût le soir venu mais... c'était ma première !

Il y a eu celles des phares de voiture, finalement très peu en comparaison des nombreuses martres, fouines et autres carnivores croisés. Mais dans une voiture, vous n'êtes pas vraiment en osmose avec la nature...

L'observation avec Denis était belle malgré tout. Nous avons arrêté la voiture et elle est venue se gratter juste devant nous en prenant tout son temps. Quel bel animal !

Mais surtout, il y a eu la première observation à l'affût. Celui où vous vous postez contre un arbre, les sens en effervescence. Ce moment privilégié où vous arrivez très tôt pour percevoir l'instant où les bourdonnements d'insectes grouillants cèdent la place aux alarmes des Merles sous la douce mélancolie d'une Grive musicienne.

Le mot « affût » a pour moi, une résonance bien particulière...



C'est à l'affût que j'observais les Rats d'eau du petit ruisseau de mon enfance. C'est encore à l'affût que je guettais les premiers renardeaux, les Blaireaux et les Loutres du clair de lune et je ne vais sûrement pas oublier les Putois et mes chères Fouines et Martres.

Et l'ours en lisière d'une sombre forêt roumaine, ou les loups des montagnes espagnoles, c'était encore et toujours à l'affût !

Mais partir à la Genette, ce n'est pas aller aux Blaireaux ! Rien n'est écrit d'avance et seule la nature choisit le moment. Il faut un peu de patience, une bonne dose d'obstination et provoquer la chance par

des prospections assidues. Et peu importe les bredouilles ! Je m'oublie contre mon arbre, je ne fais plus qu'un avec la nature.

Mais ce soir, je vais faire une rencontre...

Nous sommes le 22 mai 2011 et il est 21h20, c'est l'instant magique où les couleurs, encore perceptibles, s'effacent doucement.

Une tête de genette apparaît délicatement à la fenêtre de la maison abandonnée à quelques mètres seulement de mon filet de camouflage.

J'apprendrai par la suite qu'il s'agissait d'une mère avec 2 petits...



© Frédéric CHICHE

Contact rapproché

21 juillet 2012

Il est **20h00**, je suis enfin à mon poste d'observation, bien dissimulé sous mon filet de camouflage à quelques mètres de la maison abandonnée. C'est la deuxième année consécutive qu'une genette a mis bas dans le grenier.

Bien calé derrière ce poteau que je connais bien maintenant, je tente de me confondre avec la haie arborée juste derrière moi.

Quel bonheur ! Encore un peu d'attente avant de voir la petite famille, le temps de bien savourer cette attente paisible et de s'abandonner délicieusement à la contemplation tout en écoutant le bruit de la rivière proche.

Cela fait 10 jours que je ne suis pas venu, les jeunes ont dû grandir et il y en a 3 cette année !

Il est **21h00**. Il ne faut plus du tout bouger et scruter les différents points de sorties habituels, notamment le passage entre le mur et la charpente où la mère aime descendre pour se reposer sur le rebord d'une fenêtre en attendant le crépuscule. Il fait chaud ce soir et quelques bons gros moustiques profitent de la situation mais il faut éviter le moindre geste.

21h20 ; j'entends des petits bruits dans les branches derrière moi.

Surtout, ne pas se retourner.

Il s'agit peut-être d'une famille de loirs ?

C'est quand même un peu tôt pour des Loirs même si cela m'est déjà arrivé d'en observer avant la nuit.

De toute façon il faut absolument rester immobile.

21h30 ; alors que les petits bruits persistent derrière moi, je sens une petite pression dans le dos au niveau des épaules, comme si une personne me tapotait doucement avec le doigt.

Je ne comprends pas trop, ce n'est pas une branche, il n'y a pas de vent !

Je me retourne très lentement.

Et là, je me retrouve nez à nez avec une petite genette, elle est tellement proche de ma tête qu'il m'aurait fallu mes lunettes de presbyte !

Elle me regarde en me reniflant à la fois curieuse et intriguée, une autre petite est juste derrière elle !

Elles repartent finalement et très vite m'oublient pour d'autres jeux plus amusants.

Mais moi, je ne suis pas prêt d'oublier !

Le lendemain, je les observerai toutes les 3 avec leur mère dès 20h10 et pour la première fois, je pourrai entendre les cris de contacts des jeunes semblables à de petits miaulements ...



© Frédéric CHICHE

L'allaitement

6 juillet 2014

19h00. Bien calé sur la berge, les bottes dans l'eau, je suis niché comme un prince ! Après avoir pris soin de ne pas m'asseoir sur une épreinte (je ne voudrais pas vexer la loutre...), mon choix s'est porté sur une pierre recouverte d'une belle mousse confortable.

La vue est imprenable sur le nouveau logement des genettes situé sur l'autre rive.

Délaissant le grenier de la maison abandonnée, la mère a installé depuis le mois de juin ses 3 petits dans la ruine surplombant la rivière. Malgré la végétation inextricable, je peux facilement surveiller l'arbre incliné par lequel tout commence.

Je suis aux premières loges pour assister à l'éclosion d'une myriade d'Éphémères.

Apparentent-ils y a plus de 300 millions d'années, ils sont parmi les premiers insectes volants de l'histoire de la Terre. Ils ne vivent pourtant à l'état adulte que quelques heures !

Un peu plus loin, les bergeronnettes des ruisseaux ne semblent pas se poser autant de questions sur l'origine de ces succulentes friandises...

Le cincle et le martin pêcheur passent et repassent.

Nul doute que les premières chauves-souris seront bientôt au rendez-vous de « l'éphémère » festin.

Je ne peux m'empêcher de scruter le tronc mort sur la berge. La semaine dernière, la Martre y avait fait une apparition théâtrale. Mais il faut maintenant porter toute mon attention sur les alentours du gîte, le pelage tacheté de la Genette la rend pratiquement invisible dans le feuillage et le clair-obscur.

Il faut en tenir compte pour qui souhaite croiser son regard...

21h30. Une branche a bougé, puis une deuxième. Très vite, elles sont sur le tronc incliné et descendent à toute allure, les jeunes en premiers, la mère juste derrière. Les jeux commencent immédiatement. Les 3 petites genettes montent dans les arbres, redescendent aussitôt, alternent courses-poursuites, saute-moutons et roulés-boulés sous la surveillance attentive de la mère.

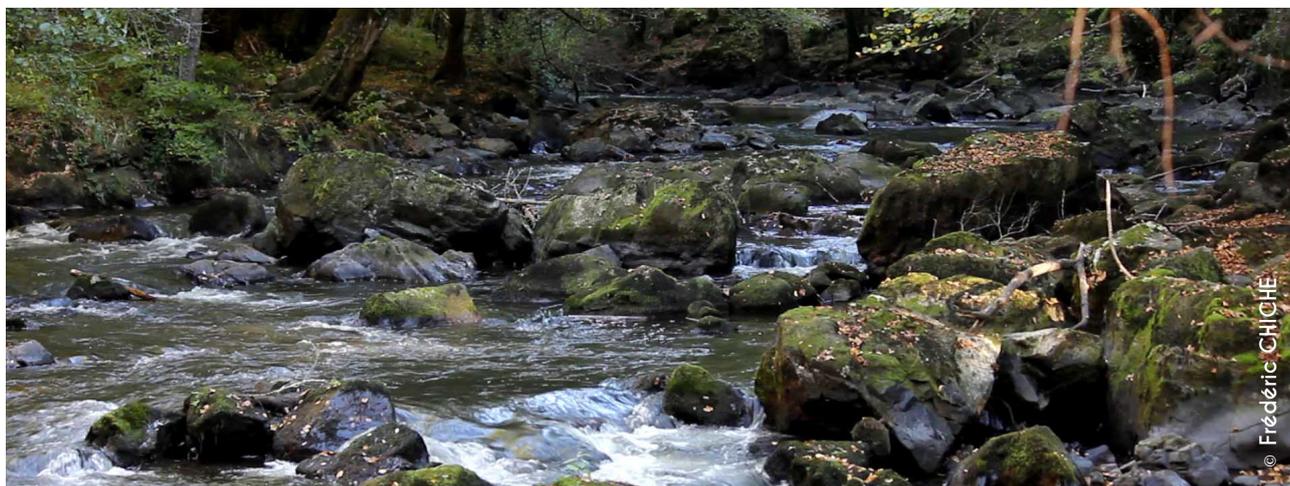
Après 25 minutes de jeux endiablés, tout s'arrête, les petits se rassemblent autour de la mère.

Ils se glissent sous elle.

Elle plisse les yeux avec délicatesse.

La tétée commence...

Cet instant, simple et magnifique, je le revis encore et toujours avec frissons et émotions.



Scène de prédation

Octobre 2019

Cette fois ci, c'est en Espagne dans les Asturies, en compagnie du groupe que j'encadre avec Pierre Boutonnet à la recherche des carnivores. Il y a les Ours et les Loups mais aussi les plus petits (et ils ne sont pas forcément plus faciles à voir).

Nous revenons d'une soirée d'affût à la Genette avec déjà une belle observation mais nous ne pensions pas revivre dans la soirée une autre scène avec ce bel animal.

Nous faisons sur le retour un petit arrêt sur un pont qui domine la rivière pour un petit coup d'œil juste au cas où. Pierre et moi l'avions déjà observée depuis ce point de vue.

Juste en contrebas, à 15 mètres environ ,

une genette chemine tranquillement, comme à son habitude, le long de la berge et ne s'occupe absolument pas de notre présence.

Après un petit virage, elle s'approche d'un petit fossé et bondit sur un surmulot.

Le rat dans les mâchoires, elle monte sur la branche basse d'un chêne pour le déguster devant une assemblée de naturalistes médusés et heureux !

J'avais déjà assisté à des scènes de prédation de genettes lors de mes affûts mais cette observation reste, encore aujourd'hui, la plus belle de toutes.

La facilité avec laquelle cet animal capture ses proies, même un surmulot, est vraiment déconcertante.





© Frédéric CHICHE



© Frédéric CHICHE

Le seigneur des œillets

Crayonnées sauvages

Par Michel JAY



Image 1.
Le seigneur des œillets. Huile sur toile.

S'il est un oiseau impressionnant, c'est bien le Grand-duc d'Europe (*Bubo bubo*).

D'un poids compris entre 1,6 kg et 4,2 kg, pour une envergure de 1,6 m à 1,9 m selon le sexe, le Grand-duc est le plus grand rapace nocturne d'Europe. Dans de bonnes conditions d'observation, le doute d'identification n'est pas de mise. Depuis mes premières observations de l'espèce à la fin des années 70 dans la Loire, dont je suis originaire, le Grand-duc n'a jamais cessé de me fasciner.

Adeptes du croquis de terrain, je suis surtout motivé par la quête de belles images.

Le père de l'artiste naturaliste genevois Robert Hainard, son premier professeur, disait qu'on dessine mal car on dessine ce qu'on pense et non ce qu'on voit. Dessiner d'après nature est un excellent remède à ce travers. Bon, il faut reconnaître que cela a un côté un peu masochiste : on prend beaucoup de claques ! « Prendre une claque et relever le défi » disait Jean-Marie Pelt à propos de l'évolution des plantes.

Lors d'une exposition, une dame m'a dit : « Vous dessinez les animaux dans la nature, mais ce doit être très difficile, comment faites-vous ? ».

« Je fais ce que je peux » ai-je répondu.

On revient souvent bredouille du terrain parce que l'espèce observée a bougé sans arrêt, que la vision a été trop brève, qu'on était fatigué... Mais on apprend à aller vite, à saisir l'essentiel, à cultiver sa mémoire visuelle, à prendre des notes. Lorsque les conditions sont réunies, les croquis ramenés combent au-delà des espérances. On se remémore chaque instant en ressortant les dessins du carton plusieurs années après. Et puis le dessin est un filtre, il révèle votre personnalité.

Le même paysage dessiné par plusieurs personnes apparaîtra très différent. Ce qui ne sera pas le cas avec des photographies. Jean Chevallier, artiste et illustra-



© Michel JAY

Image 2.
« Soudain, la grande silhouette sombre glisse sous mes yeux ».

teur, précise très justement que dans de nombreuses situations la photographie est inopérante : un oiseau à travers les branches, dans la pénombre, trop loin. Dans ces conditions, fréquentes, le dessin

est tout puissant car le dessinateur laisse de côté ce qui ne l'intéresse pas. Au-delà du plaisir pris à dessiner dans la nature, qui est mon moteur, les croquis me servent de base pour des productions ultérieures : illustrations diverses, gravures, sculptures. Pour ces dernières, le résultat ne peut être convaincant (vivant), que si l'animal représenté a été longuement étudié et assimilé sous tous les angles.

Ce texte, présenté sous forme de chronique et illustré de croquis de terrain sur une période d'une dizaine d'années, revient sur quelques moments vécus en « tête à tête » avec le seigneur des œillettes. Cette expression m'est venue lors d'une belle vision en mai d'un Grand-duc posé en falaise parmi les œillettes roses (**Image 1**). Le site est une modeste falaise d'une quarantaine de mètres de haut, comme il y en



© Michel JAY

Image 3.
Jeune Grand-duc intrigué par un Milan noir (à gauche) et par des Choucas (à droite).

a beaucoup, au bord du Rhône. Un chemin de terre suit sa base, mais la circulation y est très restreinte : quelques véhicules de riverains autorisés, des joggers ou vététistes. A deux pas du village voisin, je suis venu ici un grand nombre de fois pour le Grand-duc qui occupe le site depuis longtemps. Habitué aux humains sur certains secteurs, l'oiseau est parfois d'une surprenante familiarité pour un rapace si imposant. C'est en particulier le cas pour les grands jeunes de l'année. L'innocence de la jeunesse.

Longtemps je suis allé observer le Grand-duc à la tombée de la nuit. Bien sûr c'est l'occasion de faire de belles observations. Mais très vite la nuit tombe. L'éclairage de la lune peut aider, mais, pour compter sur elle, il faut une bonne concordance de sa phase avec la soirée choisie et que la météo soit favorable. Bref, les possibilités d'images diminuent considérablement à

mesure que l'obscurité progresse.

Un jour je suis allé sous la falaise au lever du jour. Bien m'en a pris. Les oiseaux peuvent déjà être là et se déplacer d'un perchoir à l'autre entre chien et loup, avant de se retirer sous un arbuste ou un rocher quand le soleil se lève. C'est souvent l'occasion de belles observations. D'autres fois, ils sont absents et reviennent de leurs terrains de chasse au lever du jour pour rejoindre leur perchoir diurne qu'ils occuperont jusqu'au soir. Ainsi, un jour, je dessinais toujours à 16 heures un adulte que j'avais commencé d'étudier à l'aube. Progressivement il s'était dissimulé sous un chêne vert pour se soustraire au soleil et à la vue des humains. Mais nous étions toujours connectés les yeux dans les yeux à travers l'oculaire de la longue vue. Il n'a jamais cessé de me surveiller, même avec les yeux mis clos.

Bien que l'ayant suspectée à plusieurs reprises, je n'ai jamais tenté de découvrir



© Michel JAY

Image 4.

« Sa grosse tête fait des tours complets sur elle-même ».

l'aire du couple observé. Il y a tant d'autres occasions de bien voir le Grand-duc sans risquer un dérangement.

6 février 1988.

Avec Anne et notre fils Sylvain (un an et demi) qui fait l'un de ses premiers affûts avec nous, j'attends le Grand-duc au crépuscule. Bien qu'engoncé dans plusieurs couches pour ne pas avoir froid, Sylvain bouge sans cesse; et bien sûr, il a toujours quelque chose à dire ! Il faut sans arrêt lui chuchoter de se taire. Sans succès, évidemment. Malgré tout, le Grand-duc ne tarde pas à se faire entendre, et alors qu'il fait déjà très sombre, il apparaît... Mais, largement caché par un rocher; seule une aigrette dressée s'offre à nous. L'oiseau passe d'un reposoir à un autre. Dommage, nous n'y voyons quasiment rien. Sylvain quant à lui, dort paisiblement.

9 février 1992.

Cinq heures du matin. C'est toujours un peu dur de se lever tôt l'hiver. Mais cette fois je suis sous la falaise avant le jour. Pluie intermittente. Je suis allongé par terre. Il ne fait pas froid. Le lever du jour est très paresseux. Comme si on appuyait sur un bouton, les passereaux se mettent à chanter presque tous en même temps : Rouge-gorge, Troglodyte, Grive musicienne...

Après une bonne heure d'attente je ne crois plus au nocturne. Soudain, la grande silhouette sombre glisse sous mes yeux sur fond de ciel (**Image 2**). Le Grand-duc vire, crie en vol et se pose au fond d'une corniche. Quelques secondes et nouvel envol. Un ravitaillement ? Le hibou se perche à la cime d'un gros arbre et y reste un bon moment, sans se soucier de moi, pourtant bien visible. Impossible de dessiner : papier mouillé, longue-vue et jumelles embrumées. Mais l'instant est intense : lui et moi seuls dans le petit jour.

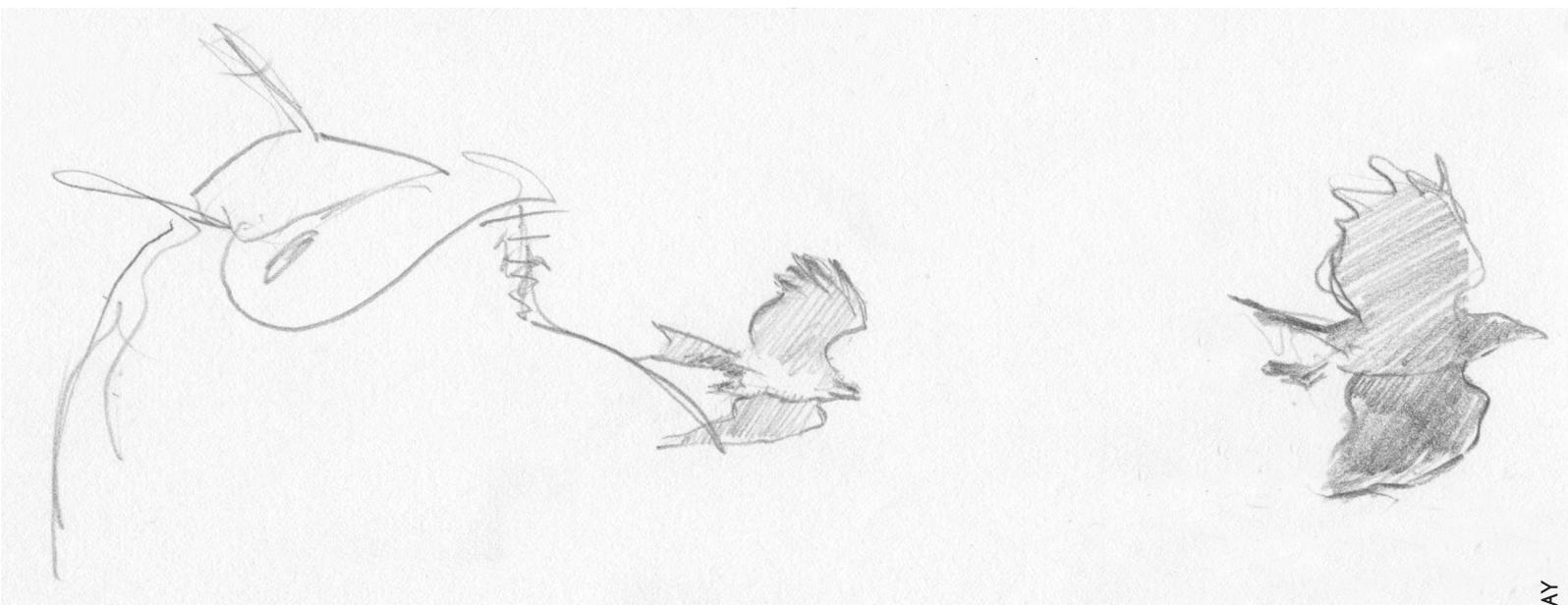


Image 5.

De jour, le Grand-duc est souvent harcelé par les corneilles et choucas. Un Milan noir casse une branche morte à proximité.

Puis le Grand-duc redécolle, enjambe les grands pins d'Alep et disparaît.

De partout derrière moi, le va et vient incessant des bandes de cormorans en collier au dessus du fleuve.

Je bois un café bien chaud face aux rochers. Un moment savoureux à deux pas du village endormi et de l'autoroute qu'on devine bruyante au loin.

11 novembre 1993.

Le Grand-duc est visible à 7h30. Aux cris des corneilles il n'ouvre qu'un œil ! Les yeux et les paupières sont proéminents comme chez un mammifère.



Image 6.

« Un des deux oiseaux a des aigrettes immenses qui ressemblent à des arêtes de poisson de profil ».

19 janvier 1994.

Sept heures sonne au clocher du village. Le Grand-duc se montre à 7h25. Puis plus rien. Où est-il passé ?

11 février 1994.

De 6h45 à 8h15 : une heure et demie d'attente vaine. Mistral, temps très froid. Foutu pour aujourd'hui.

23 mai 1994.

Un grand moment au Grand-duc ce jour. Lever à 4h10, mais arrivée au pied des rochers un peu tard car le jour est quasi complet.

A peine assis, je vois deux immatures atterrir au sommet de la petite falaise. Un adulte invisible, émet à leur passage une sorte de cancannement monosyllabique et grave. Puis, un autre adulte arrive à 7h en criant et repart cinq minutes plus tard, froissant les choucas. Ensuite la billetterie est ouverte : grand spectacle jusqu'à onze heures du matin. Le théâtre des jeunes est parfois tordant avec leurs airs de gamins inexpérimentés qui s'intéressent à tout et s'étonnent d'un rien. La tête penchée sur le côté, les yeux mi-clos, la « barbiche » en avant, ce sont de grands comiques faisant leur numéro. Un des jeunes, au regard tendre, est énervé par une mouche, puis, plumes plaquées au corps, visiblement très irrité, suit des yeux un milan noir qui lui tourne autour (**Image 3**). Sa grosse tête fait des tours complets sur elle-même (**Image 4**). Parfois il s'agite de hoquets et tressaute sur lui-même. Une pelote de réjection qui a du mal à remonter ?

Merci les jeunes pour le spectacle. Vous êtes pris pour le Off au festival d'Avignon ! Autour de moi fleurissent une dizaine de pieds d'Ophrys abeille. Café tiré du sac à 9h45.



Image 7.

Il y a du vent dans les aigrettes...

6 mai 1995.

A 7h05 le Grand-duc regarde passer deux hérons cendrés bruyants. Grand soleil sur la falaise à 7h10. Le Lorient chante dans les frondaisons. De vives attaques de la Corneille noire trahissent de nouveau sa présence à 8h20 et les choucas ont le chic pour l'agacer (**Image 5**). Il est indifférent au passage d'une voiture sous la falaise, puis se gratte vigoureusement la tête avec ses grosses « patounes ». Le bien-être d'un chat. Quelle prestance ! Un milan noir insiste pour casser une branche morte à un arbre. Le Grand-duc quitte son perchoir à 9h25 et se déplace de 5-6m. Deux heures d'observation non-stop. Je sors le café à 9h20.

9 mars 1996.

Au poste à 7h moins le quart. Observation immédiate des deux hiboux sur leur perchoir habituel. Face à face intense dans le cercle de la longue-vue : les grands yeux rouges largement dilatés me surveillent régulièrement entre deux mouvements de tête. Un des deux oiseaux a des aigrettes

immenses qui ressemblent à des arêtes de poisson de profil (**Image 6**). Puis un s'envole, suivi par le deuxième. Leurs grandes silhouettes aux battements amples rasant la falaise et disparaissent au-dessus des grands pins d'Alep. Ils ne reviendront plus. Dans le sous-bois, au pied des rochers, le clignotant blanc de la queue de deux lapins de garenne.

Un écureuil très sombre, presque noir, fait un grand voyage dans les rochers. Il a des pinceaux d'oreilles immenses. Dans une falaise à Grand-duc, copieur !

Un faucon crécerelle crie à proximité.

11 mai 1996.

Au pied de la falaise à 5h35. Le grand nocturne aux aigrettes immenses est figé depuis longtemps. Enfin il se gratte : un peu d'action ! Le mistral se lève. Aujourd'hui il y a du vent dans les aigrettes (**Image 7**). Un adulte se perche au sommet de la falaise, fouetté, superbe, comme dans un film ! Après deux heures d'observation continue, il se couche dans l'herbe sous un arbre proche. Vraiment trop de mistral. Rideau.

15 novembre 1997.

Beau temps froid. Au pied de la falaise à 7h. Un adulte arrive du Rhône à 7h05, se perche à la cime d'un arbre puis redécolle. Plus rien ensuite. Toujours qu'un seul oiseau. Dommage.

1 mai 1999.

Le Grand-duc est vraiment pas loin de moi et m'observe depuis une vire longue et horizontale. Il est posé au sol sous un figuier qui pousse dans la roche. Je n'avance pas plus sinon il va partir. Faut pas exagérer...

4 mai 2003.

Soir, vers 20 heures, avec Rémy. Grand beau. Falaise dans l'ombre. Lumière superbe. Nous découvrons sans guère le chercher un jeune Grand-duc bien volant perché sur un pin d'Alep tout rabougri. Nous l'observons combien de temps ? Une heure ? Deux heures ? Puis les deux immatures de l'année se rejoignent en volant au sommet de la petite falaise. Entre deux mimiques comiques, ils se bécotent tendrement parmi les folles avoines. Derrière leurs ombres chinoises, le fin croissant jaune de la nouvelle lune (**Image 8**). Rémy est impressionné.



© Michel JAY

Image 8.

Deux jeunes grands-duc en ombres chinoises devant le fin croissant de la nouvelle lune.

25 mai 2003.

Grand jour aujourd'hui : c'est mon fil Sylvain qui conduit dans le brouillard du petit matin. Il a terminé ses leçons et entame la conduite accompagnée. Il vient pour pêcher dans le canal qui passe à proximité. Sous la falaise, il rejoint son poste et moi le mien.

Rien ne se passe de 6h20 à 8h. Et pour cause : le brouillard va et vient, enveloppant la falaise d'un manteau couvrant. J'ai quasi froid.

Le balayage aux jumelles des rochers visibles n'a rien donné à plusieurs reprises. Enfin le rideau de mystère finit par se dissiper vraiment. Il est là ! Il se gratte sous un chêne vert. Peut-être une heure et demie

qu'il était devant moi sans qu'on se voie... Il s'envole et se perche sur une grande branche sèche en falaise, déclenchant les cris et poursuite d'une nuée de choucas. Puis, d'un vol souple il glisse derrière la crête. J'entreprends de le travailler de mémoire et pose quelques notes de couleur.

Neuf heures. Grand jour bien sûr. Des mouvements d'ailes dans les chênes verts. Les deux inséparables immatures sont perchés à la cime de branches mortes recouvertes de lichen. A la longue-vue le spectacle est féérique. A 50 cm l'un de l'autre, les deux oiseaux aux moignons d'aigrettes crèvent l'écran (**Image 9**). Le feu orange de leurs yeux irradie toute l'image. Ils font des arcs de cercle avec la tête pour jauger leur en-



Image 9.
Un immature avec ses moignons d'aigrettes.

vironnement. Puis ils se dispersent dans la végétation basse, fuyant les ardeurs du soleil. Mais à 11h30, un immature ressort en pleine lumière et regarde, très intéressé, les papillons montant le long des rochers (**Image 10**). Pourquoi, nous, une fois adultes, avons-nous perdu cette innocence du regard ?

Comme souvent, je ne peux m'empêcher de faire le parallèle entre le Chat et le

Grand-duc. Il y a chez ce dernier quelque chose d'un mammifère : les « oreilles » bien sûr, mais aussi les paupières épaisses, la somnolence les yeux mi-clos, le regard intrigué des jeunes qui découvrent le monde, l'inquiétude qui se lit sur leur « visage » au passage d'un choucas ou d'un milan. Sans compter ce coup de patte vigoureux au grattage de tête : le coup de griffe d'un félin.



Image 10.

« A 11h30, un des deux immatures ressort en pleine lumière et, très intéressé, regarde des papillons montant le long de la falaise ».

Sylvain a pêché un brochet (remis à l'eau) et vu des tas d'autres poissons. Il est heureux au bord de l'eau dans le matin calme. Je lui montre à la longue-vue l'immatrice qui est encore visible en pleine lumière.

Au moment de partir, il ressort son matériel après avoir repéré un Black-bass en surface. Impossible de s'arracher... Tout son père ! Belle matinée.

29 mai 2003.

Non loin d'un jeune, derrière un parterre d'œillets, un adulte partiellement caché par un arbre me regarde. La tache blanche de sa gorge change de surface à intervalle régulier : il semble haleter.

Puis, surpris par un vététiste qui roule sous la falaise, le Grand-duc dresse ses aigrettes à la verticale et plaque ses plumes au corps en le regardant passer (Image 11).

A 10h15 c'est une voiture bruyante qu'il suit des yeux. De façon comique, le jeune à proximité bascule parfois la tête tout en arrière en s'endormant. Mais il m'a toujours à l'œil et me regarde trafiquer mon matériel à dessin.

13 juin 2003.

Soir. Chaleur étouffante. Lumière diffuse.

L'immatrice décolle à 21h05 et se pose en évidence sur une pente rocheuse lisse.

Moment intense : ses yeux orange à large pupilles sont grands ouverts et me dévisagent.

Les aigrettes, un peu en bataille, grandissent bien.

Les années suivantes, j'ai levé le pied sur l'étude du Grand-duc. Mais je l'ai observé à divers endroits, toujours avec la même émotion. Récemment, j'ai renoué avec lui par le piégeage photographique, de façon presque intime, le rapace se posant à un mètre des caméras fixées au sommet de poteaux plantés dans des vergers de plaine.

Le Grand-duc est loin d'être inféodé aux seuls éboulis et falaises rocheuses. Moins persécuté, prédateur puissant, généraliste, se nourrissant d'un large éventail de proies et doté d'une grande capacité d'adaptation, le Grand-duc a le profil d'un conquérant. En expansion en France, il est probable qu'il occupera la totalité du pays dans quelques années.



© Michel JAY

Image 11.

Grand duc, aigrettes dressées, au passage d'un vététiste sous la falaise.

Les chauves-souris boivent comme le font les hirondelles... C'est bien connu, n'est-ce pas ?...

Par Myrtille BERENGER



© Myrtille BERENGER

Image extraite d'une vidéo réalisée grâce à une caméra infrarouge.

La chauve-souris est visible sous forme d'une tache plus claire au centre en bas de la photo, avec ses ailes plus sombres repliées sur les côtés. Elle est suspendue au ras de l'eau contre un mur et s'abreuve.

C'est au cours des soirées de la "nuit de la chauve-souris" ou d'animations diverses que pleuvent souvent toutes sortes de questions. Questions qui montrent l'enthousiasme que suscite le monde des chiroptères, mystérieux et fascinant.

Car oui, c'est bien légitime de comprendre le B.A. BA des mœurs de ces animaux nocturnes pourvus d'ailes.

Comme beaucoup de mes collègues, j'ai appris, ou lu, que les chauves-souris boivent en vol, comme le font les hirondelles.

Cela a été confirmé aisément, à mainte reprise, par les clichés de photographes avertis (un clin d'œil au passage à Y. Peyrard, C. Maliverney, JM. Bompar...).

Pourquoi je vous parle de ce sujet ? Parce que je souhaite partager avec vous une de mes observations naturalistes. Le monde vivant nous surprendra toujours...

Une certaine soirée de juin 2021, j'étais en poste avec une équipe de collègues et d'agents du Parc national du Mercantour pour le dénombrement annuel de la colonie de grands rhinolophes et de murins à oreilles échancrées du Monastère de Saorge, en vallée de la Roya (06).

Le jour déclinait lentement, comme il le fait autour du solstice d'été. Il faisait doux. La quinzaine de paires d'yeux et les oreilles équipées de détecteurs d'ultrasons étaient prêtes. J'avais un petit avantage moderne, une caméra thermique, et me trouvais sur la sortie secondaire à proximité de la réserve d'eau à ciel ouvert du jardin. Paisible quiétude des soirées d'été en paysage méditerranéen.

Obscurité. Le ballet commence et les sorties s'égrainent furtivement et rapidement. Plusieurs individus tournoient et viennent boire, comme les hirondelles... Il y a les rhinolophes, les chauves-souris les plus grosses, et les murins, les plus petites. C'est juste beau avec un grand B.

Et c'est alors qu'un individu (probablement un rhinolophe) se pose sur la paroi du bassin, désescalade le mur abrupt et s'arrête au niveau de l'eau. Ma caméra est rivée sur cette petite bête. Je retiens mon souffle pour ne pas faire trembler l'image, je veux être sûre de ce que je vois. La chauve-souris lape l'eau délicatement et longuement.

Pour conclure, Les chauves-souris semblent boire majoritairement comme les hirondelles mais elles peuvent également se poser et laper l'eau.

C'est le seul individu que j'ai pu observer ce début de soirée ayant ce comportement.

Nous ne sous-estimerons jamais assez les comportements individuels de ces animaux sociaux !

La vidéo illustrant l'observation décrite dans ce texte est à découvrir grâce à ce lien :

<https://youtu.be/ipboFiQQeqU>



© Myrtille BERENGER

Monastère de Saorge, en vallée de la Roya (06).

La colonie de chiroptères se regroupe dans les combles, et le réservoir d'eau se trouve juste à côté, dans le jardin.